

1984

3 janvier

Le temps des avions renifleurs est là. Dans le subtil concert des présidents de 1978, tous les dièses sont mis : ça promet. On se piège de partout, on jouit des chausse-trapes où tombent les autres et plus encore que l'adversaire, c'est le partenaire qu'on aime y savoir dégringolé. Sans doute le condottiere Chirac a-t-il bien du plaisir au malheur présent du rond Barre et du long Giscard. Le prince se tait et mijote ses sauces à lui : donnée mystérieuse d'un jeu de patience que le prince se tait et mijote ses sauces à lui : donnée mystérieuse d'un jeu de patience qu'il connaît magistralement...

La nuit, il m'arrive d'évaluer le temps d'être qui me reste, sans frayeur. Simplement, la mort s'inscrit – mon Dieu, suis-je curieux ! – comme l'épreuve qui manque à mon tableau de chasse. Ni crainte, ni gourmandise : la mort m'intrigue un peu. Mais je ne vis pas dans l'obsession de... Chaque minute prend plus d'intensité, peut-être, plus de qualité : je ne la mesure point à la durée de l'ensemble à venir, mais à ce qu'elle vaut et que me révèle le voyage qu'en elle je me surprends à effectuer. En sorte que j'ai de belles minutes parfois, que je savoure comme jamais auparavant, lorsque je travaille, lorsque je regarde un spec-

tacle, lorsque je traverse un parc, lorsque je croise un enfant, lorsque me parle un être aimé. Si, si : comme jamais auparavant. Est-ce vivre en connaissance de cause ? Ça durera ce que ça durera.

Je m'étais promis de relater notre voyage de fin d'été en Angleterre et au Pays de Galles, confiant en ma mémoire. Craignons ses défaillances !

Cela commence par le sautellement d'un blue-tit nommé aussi farlouse (et pour les savants parus caerulens !), qui vient régulièrement picorer dans une espèce d'abri-perchoir que les Brown ont placé dans leur jardin. Ce Blue-tit, que j'ai fini par assimiler au « pipi des prés », se voit disputer les grains par des moineaux, des merles : ma foi, cela ne se passe quand même pas trop mal...

Nous ne connaissions pas Bath, sur l'Avon. Expédition sans histoire entre Wokingham et Avon, dans un pays de vallons, de petits massifs ardennais où les villages bien groupés sont rares. Après Avon, obliquant plus au Sud, nous avons trouvé des vallées plus profondes, verdoyantes, jusqu'aux abords de Bath dont les maisons ont largement fait appel aux pierres de Cotswold Hills. Nous voici dans la vieille « Georgian City », dont le nom n'est pas usurpé, car le style hanovrien règne, notamment dans certains quartiers du centre de la ville et non loin de l'Avon ; on se croirait parfois à Copenhague, et à l'Établissement thermal, les jeunes serveuses portent un costume plus contemporain de 1800 que d'aujourd'hui. Les maisons traditionnelles ont la lourdeur germanique, les murs sales, comme calcinés. Les fenêtres sont étroites, hautes, même aux mansardes. Par bonheur, les espaces verts ne manquent pas. Au total, la visite ne déçoit pas, on a accru les rues piétonnes joliment achalandées, et la visite des thermes romains dénote une remarquable mise en valeur, en particulier sur le plan de l'éclairage. On aurait tort d'oublier l'occupation romaine, qui dura aussi longtemps qu'en Gaule...

7 janvier

Sylvie M. : « Je vous confie une chose, eh oui : le plus beau jour de l'année 1983 a certainement été pour moi le dernier. Ce jour-là, j'aurai vu et entendu toutes les personnes qui me sont chères en ce monde. Puis, en vingt-quatre heures, que d'émotions ! Voyez-vous, lorsque vous me trouviez « heureuse », il y a quelques semaines, vous anticipiez légèrement sur mon bonheur, mais aujourd'hui vous auriez raison : il est là !!!! C'est formi-

dable, mais je ne l'écris qu'à vous... Pour l'instant... » À quoi, pour répondre, je vais offrir ces mots de Julien Green, extraits de son Journal, à la date du 29 juillet 1940 : « Hier, le bonheur est entré tout à coup, comme jadis, et il s'est tenu un instant dans le grand salon sombre et silencieux... J'ai senti que le bonheur était proche, humble comme un mendiant et magnifique comme un roi. Il est toujours là (mais nous n'en savons rien), frappant à la porte, pour que nous lui ouvrons, et qu'il entre, et qu'il soupe avec nous ». Étonnante coïncidence : Green est apparu à la télévision tout à l'heure !

11 janvier

Biographie de Richelieu. Une ascension rapide d'un fort-en-thème, une place de Ministre enviable, l'écroulement du système... Des erreurs... Une traversée du désert... Un retour et le pouvoir suprême : moi, ça me dit quelque chose. Je pense à celui que certains, rares, appellent François.

15 janvier, Villemomble

Colloque André Gide, ce « contemporain capital ». Les participants, outre les Français, arrivent des États-Unis, du Canada (où, me confie Jacques Cotnam, il gèle à moins trente cinq), de Belgique, d'Allemagne, d'Espagne, du Japon même. Lorsque j'énonce ces pays à Françoise, et que ces gens-là, trois jours durant, ont glosé essentiellement sur l'engagement de Gide, ou les rapports subtils qu'entretiennent les héros des *Faux-monnayeurs* entre eux, elle est comme abasourdie. Je lui parle de recherche fondamentale, qu'elle admettrait s'il s'agissait de la sexualité des renoncules ou du cancer de l'orteil, mais qui lui paraît superbement futile quand l'analyse des mouvements de l'âme est en cause. Pour Odette, ces globe-trotters marchent à côté de leurs souliers ! Mais aurais-je envie de jeter en lot de consolation, qu'ils parlent admirablement notre langue !

Séance inaugurale à la Sorbonne. Mallet, moins en verve que dans le privé, explique que Gide a démontré en permanence l'impossibilité de détacher le corps de l'âme, a imposé, en s'engageant, un être global. Jean-Louis Curtis d'ajouter, finement, qu'il a remué véritablement – textuellement – Ciel et Terre pour mériter d'être lui-même.

À l'opposé de Claudel, Gide a manifesté une curiosité permanente, allant au devant des êtres et des choses, déclarant justement à l'adresse du

premier : « Il faut comprendre ceux qui ne nous comprennent pas ». Cette curiosité dérange, bien sûr, encore qu'aujourd'hui tout un chacun en convienne. N'empêche que l'idée que l'œuvre d'art doive être dérangeante, reçue comme un poncif, courait moins les rues et les salons à l'aube de notre siècle : quand Gide l'a proclamé, il prêchait en solitaire.

Le témoignage au quotidien d'un Jacques Drouin (d'un Robert Mallet également, j'y reviendrai) me touche infiniment. J'ai noté quelques bribes de ses confidences : « Il portait sur nous, enfants qu'il retrouvait à Cuverville, son regard chinois. Nous admirions ses souliers admirablement cirés, ce veston à poils de chameau dans lequel on le sentait bien dans sa peau. Il montrait la plus vive attention aux moindres changements survenus dans les bacs à fleurs. À l'heure du petit-déjeuner, l'oncle André croquait voracement des tartines grillées que lui servaient les petites bonnes luxembourgeoises... que de fois, à l'ombre du cèdre, l'après-midi, avons-nous écouté les exercices de piano auxquels il se livrait, avec une application exigeante qui le faisait grogner lorsqu'il reprenait certains passages ; jamais je n'ai entendu jouer Chopin si merveilleusement, et même par les plus talentueux... S'il lui arrivait de préférer la sieste, dans sa chambre monacale située dans l'angle ouest de la demeure, alors, tout bruit de vaisselle était rigoureusement interdit ! Le dimanche, il jouait au tennis avec nous, vêtu d'un vieux pantalon retroussé nous montrant ses molets musclés, et chaussé d'espadrilles. Au fur et à mesure, des souvenirs resurgissent. Tenez, j'avaus quatre ou cinq ans, et je revois – avant 1914 donc – une cavalcade d'hommes en tenue de bain à rayures, Gide, Ghéon, Copeau, Schlumberger, mon père Marcel Drouin, spectacle peu ordinaire assurément. Tout cela s'est achevé par une douche en plein air : un seau d'eau chaude placé sur eux, et déversé à tour de rôle, provoquait plaisir et grognements, tandis que tournait l'orage. Autre souvenir, celui de l'automne 1928, où j'étais resté seul auprès de l'oncle André et de tante Madeleine ; il y avait des chats siamois dans des paniers d'osier. Durant les soirées très familiales, il nous faisait de nombreuses lectures à haute voix, respectant soigneusement les silences.

Encore des réminiscences, certes désordonnées : Gide actionnant devant nous une montgolfière, ou jouant au croquet, Madeleine tirant fort bien à la carabine, ce à quoi lui répugnait... S'il pleuvait, étendus sur un canapé, nous nous régaliions des trésors de lecture que notre oncle nous réservait : Stevenson, Kipling. À l'occasion, avec force conseils sur l'art de tourner soigneusement les pages, il nous autorisait à lire « L'illustration », si bien que demeurent présentes à mon esprit des fresques de guerres

coloniales, d'accidents gigantesques, tel l'incendie de l'Opéra. Ou encore, je le vois, curieux des premiers balbutiements de la radio, traitant avec désinvolture les deux boutons qui, à l'époque, permettaient de régler les imposants récepteurs : un jour, tante Madeleine lui a dit : « Cher, ne crains-tu pas de démoraliser (sic !) le poste en le tripotant ainsi ? » Une des passions de Gide, c'était de jouer aux échecs. Par ailleurs, l'homme savait recevoir et écouter les plus humbles, journaliers et fermiers, insistant : « Allez-y, mon ami, je veux comprendre ». Ce qui me reste de Cuverville, c'est un charme inexprimable, voulu par tante Madeleine, admis par Gide, entre lesquels je précise que jamais je n'ai ressenti la moindre gêne dans leurs rapports apparents. Et puis, c'est le défilé d'illustres visiteurs, de Copeau à Martin du Gard, qui ont fait de Cuverville une illustre maison de la littérature française. Une image dramatique, entre autres, alors que j'avais environ quinze ans : Martin du Gard, peiné, déchirant des pages d'un manuscrit, parce que tel chapitre destiné aux *Thibault* n'est pas bon, aux dires de Gide... Mes souvenirs du Vaneau¹ datent d'après la guerre de 40-45. Gide avait vieilli, mais le regard demeurait vif, aux aguets, derrière les lunettes : une fois, il triturait avec curiosité (toujours elle) un des premiers stylos à bille. Antérieurement tout de même, j'ai connu la villa Montmorency, et je ne puis oublier Gide, éclairé d'un rayon de soleil tombant d'une fenêtre située à sa gauche, jouant Chopin et modulant quelquefois à voix basse la partition de la main droite...

Pour terminer, deux réflexions sur des formules célèbres. Le « Hugo, hélas » est à situer selon certaines circonstances, car en réalité Gide admirait sincèrement Hugo, et le « Familles, je vous hais, foyers clos etc... » où il faut donner au mot familles un sens large, car en réalité il a aimé une certaine vie familiale. Pourquoi est-ce j'admire mon oncle ? Il a été pour ainsi dire seul, en avant-garde, parmi les clercs, à s'attaquer aux tabous, sexualité, justice bourgeoise, conformisme stalinien. Quelle lucidité ! »

Le ton de ces confidences de Jacques Drouin (qui m'a promis qu'elles seraient publiées bientôt), nous l'avons retrouvé lors de la « Table ronde » finale qui réunissait Roger Vrigny, Jacques Brenner (gentil, son « C'est vous le poète ! » qu'il m'a adressé lors d'une pause), Michel Drouin, Hubert Juin et Robert Mallet. Pour Brenner, il existe une filiation indiscutable entre Gide et les étudiants en révolte de mai 68... Mais ceux-ci l'ignoraient ! C'est à dix-sept ans que l'auteur des *Lumières de Paris* a

1 1 bis, Rue Vaneau, dernière demeure parisienne de Gide.

découvert Gide, par la lecture de *Si le grain ne meurt*, dont l'auteur, avec plus tard Sartre et Camus, l'un de nos derniers maîtres à penser.

Michel Drouin n'a connu Gide que dans ses deux dernières années, et s'il l'a découvert plus tard, c'est à cause de la musique, car son professeur avait été marqué par sa rencontre avec Gide. *Les Notes sur Chopin* lui furent une révélation. Un jour, quand même, le petit eut à jouer devant son grand-oncle et celui-ci, loin de le critiquer, observa seulement : « Tu sais, mon petit, c'est un nocturne », phrase que l'enfant-adulte ne peut oublier².

Roger Vrigny – avec ce côté débraillé, journaliste en vadrouille, qu'on lui connaît – a trouvé en Gide, lorsqu'il avait seize ans, une morale de l'effort. Leur première (et unique) rencontre se raconte comme une histoire savoureuse. Au rez-de-chaussée du « Figaro » se trouvent côte à côte le vieillard illustre et l'auteur rougissant d'un premier roman. Le premier, qui ne connaît pas le second, insiste pour que les deux prennent l'ascenseur : « Si, si... Montons ensemble ». Vrigny tente une manœuvre maladroite pour s'effacer, et l'autre le pousse : « Passez le premier, ce sera plus simple ! » En haut, le jeune homme s'assoit sur une banquette ; au fond du couloir, Gide entre chez Pierre Brisson, lequel ressort aussitôt, demandant qui est monté avec son visiteur. Vrigny, gelé, se tait. Brisson rentre, ressort : « M. Gide veut absolument savoir qui... etc... etc... » Bref, Vrigny ne répondit pas et... Une autre rencontre n'eut jamais lieu !

Quant à celle de Gide et Robert Mallet, ce dernier la relate avec truculence. On avait rapporté les termes d'un discours fait par Gide devant les étudiants de Moscou, et en substance ceci « Étudiants communistes, je vois ici enfin que j'ai été compris ». Mallet alla en URSS l'année suivante, et y vit ce que l'autre avait vu, et en tira les mêmes leçons. D'où, au retour, un manifeste rédigé avec quelques camarades, du genre : « Non, monsieur Gide, nous vous avons compris avant ! » À leur grande surprise, Gide les reçut et ainsi s'amorça entre Gide et le jeune Mallet une relation que l'on connaît...

17 janvier

... Relation qui ne se prolongea pas sans quelques tribulations. Lorsque Gide s'avisait de publier ses feuillets d'Automne, il y avait inséré des pas-

² Gide, attentif, à toute spécificité (ici nocturne, là étude) eut le même soin de n'écrire pas au hasard roman, récit, sortie, etc...

sages réputés scabreux, tel celui qui racontait ses relations avec des gamins du Caire. Sollicité de donner son avis, Mallet s'inquiéta de la parution desdits passages, ce qui provoqua une épouvantable colère de l'auteur. Ce sont de tels passages, justement, qu'il se devait d'imposer.

22 janvier

Nous recevons mon successeur à la mairie. Mitron dès l'âge de douze ans, il a été privé d'instruction, et le ressent maintenant comme une infirmité. Cependant, il adore lire, surtout les romans historiques. Il n'est point sot, perçoit vite le piège dans les textes que sa fonction l'oblige à étudier. C'est un politique astucieux, plus indépendant qu'on ne le dit, moins versatile qu'on l'a prétendu, fidèle à un centrisme de gauche qu'il a, selon les époques, trouvé chez les radicaux, les socialistes ou certains réformistes. Sensible et généreux, moins fait pour le bureau que pour le terrain, il a de la ruse et de la bonhomie, et une bonne dose de ténacité : six ans, il a poursuivi l'unique objectif de revenir aux commandes, conscient des facteurs qui fragilisaient mon équipe, et divinement servi par mon retrait. Si, rétrospectivement, je regrette le cours de certains événements, s'il m'arrive d'imaginer un retour aux affaires publiques, je ne crois pas être autant motivé qu'il le fut. Ou alors il faudrait soit une extraordinaire compétence de quelques partenaires, soit des circonstances inouïes.

Scherzo n. 3 en ut dièse mineur : ces roulements de mouvement perpétuel, soudain tempérés par des graves questions à quoi répond un ruissellement cristallin conduisant à la profonde méditation. Rien cependant n'est dit : violence du naturel qui marque le final. Chopin : passion et continence.

La biographie de Richelieu que publie Michel Carmona témoigne s'il était encore nécessaire combien l'exercice du pouvoir tue son homme parfois : pas une minute de répit n'a été accordée au Cardinal, en une époque particulièrement troublée il est vrai, où les pièges étaient quotidiens, les haines éternelles, les ambitions multiples et contraires, la misère épouvantable, les puissances gourmandes. Au départ, il y a un surdoué devenu évêque à 21 ans, aux idées novatrices – tel l'emploi du français pour la messe – et qui lorgne vite vers Paris et le pouvoir. Le mauvais choix, c'est Concini : erreur qui se paiera de quelques années de traversée du désert, comme quoi ce genre de mésaventure est de tous les temps, d'où se sortent seulement les âmes bien trempées. Vient, à la force du poignet et de la nécessaire duplicité – car le personnage est un rusé, quelquefois même un

gaffeur – le retour au palais. Ce qui fait la force de l'homme est une vision politique globale qu'il parvient à faire admettre à un Louis XIII, peu doué par ailleurs et dont c'est cependant le grand mérite. On en connaît les trois points : mettre au pas les protestants, ce qu'il fera sans tomber dans l'intolérance ; mettre au pas les grands, ce qui l'obligera à déjouer un complot permanent et à trancher un bon nombre de têtes : on ne fait pas d'omelettes sans casser d'œufs ; mettre un terme à l'excès de puissance de la maison d'Autriche : six mois après la mort de Richelieu, neuf jours après la mort de Louis XIII, c'est la victoire étourdissante de Rocroi. Lutter ainsi sur tous les fronts, en particulier sur celui des grands, c'était se forger une nuée d'ennemis, à commencer par la mère, l'épouse et le frère du Roi, infatigables tisseurs de trahisons. Le plus étonnant, la clé de tout, même, est que deux hommes unis par la raison bien plus que par le cœur – le Roi et son ministre – aient la plupart du temps marché du même pas, ce qui vaut de la part du premier des lettres d'une très haute tenue et d'une grande lucidité politique.

Biographie d'un grand homme (d'un homme avec ses faiblesses, ses doutes, ses découragements, ses appétits, ses petitesesses), le livre est également passionnant par le tableau qu'il représente d'un pays, par la mise en valeur des problèmes de gouvernement intérieure et de stratégie économique auxquels n'échappe point notre époque : que de similitudes ! Quant à ceux qui s'engouffrent dans l'histoire comme dans un roman d'Alexandre Dumas, la réalité ne saurait les décevoir : pas le temps de s'ennuyer, y compris à l'article de la mort !

On a plaisir, le livre refermé, de vite courir aux historiettes de Tallemant de Réaux, décidément bien informé : Michel Carmona, comme beaucoup d'autres historiens, y a puisé le sel de son ouvrage !

25 janvier

Tristesse de n'avoir jamais d'enfants. Confession du Docteur T.

Riche et légère de Florence Delay. Tout en goûtant fort le style, le parfum du roman, je m'y suis mal attaché et le regrette. Plus exactement, les peintures l'ont emporté sur l'événementiel : une femme se cherchait, sans le savoir, en cherchant l'âme d'autrui, en y guettant des secrets au travers d'ambiguïtés. Ceux qui avaient traversé son existence et paraissaient l'avoir influencée, voilà qu'au milieu d'un été andalou elle allait discerner leurs jeux, comme à force de nouer des fils on tisse une intrigue policière. En vérité, Florence Delay touche par la lucidité de ses formules :

« Comment avais-je pu accepter que vivre soit une habitude, interrompue une seule fois par la mort ? », par la poésie de certaines pages, de certains portraits (p. 88), par son art de retransmettre au lecteur l'ambiance et la couleur d'une Espagne « intérieure » qu'elle connaît bien, par l'intensité des dialogues-confidences. Au bout de la quête désenchantée de l'héroïne, une aube enfin se lève et l'amour va répondre à ses attentes, à ses questions. À qui se régale des dissections du cœur, ce roman apporte le plaisir, que ne gâte pas le hasard des rivages ibériques, des corridas étouffantes, des nuits andalouses et des terrasses tièdes.

7 février, Villemomble

Dans un Paris secoué par les bourrasques – à Cayeux ou ici, cela ne désempare pas depuis trois semaines – je lis le *Venises* de Paul Morand, qui me ravit. Venise, au singulier cette fois-ci, c'est le décor symbolique de voyages, naturellement, et aussi de rêves, de souvenirs, de lectures, d'une époque ou plutôt d'époques ; il arrive même que Paris soit le tout-Venise, pour peu que s'y retrouvent tous ceux dont un instant de la vie s'est aventuré là-bas. *Venises* : autre manière de se raconter, puisque d'emblée l'auteur annonce la couleur, déclarant tout de go que « toute existence est une lettre postée anonymement ». La sienne porte trois cachets : Paris, Londres, Venise, et la Sérénissime des eaux trouve sa place entre les eaux fœtales et celles du Styx. À partir de là, toute page est régal, on y pourrait tout souligner, une phrase sur Racine, un mot sur l'écriture, le fameux « J'arrive toujours quand on éteint », l'entrée en Italie, la découverte de Venise et avec elle, de tous ceux qui l'ont hantée au cours des siècles, pour finir ou presque par les Autrichiens, puis les derniers poètes-seigneurs de l'avant 14. Comment s'étonner qu'un Diaghilev, qu'un Proust traversent la scène. Paul Morand a le secret de merveilleuses annotations : « Bien écrire, c'est le contraire d'écrire bien... Les raccourcis ont singulièrement allongé ma vie... Le premier, cet âge boutonné [du XVII^e siècle] a cru devoir cacher ses péchés... À Venise, la pédérasie n'était que le plus discret des beaux-arts... Henri de Régnier, sa silhouette de peuplier défeuillé par l'automne... Que de temps perdu à gagner du temps !... Qu'est-ce que l'art, sinon chaque temps en sa chose ?... Les bouteilles de plastique, ces nénuphars d'aujourd'hui... etc... [et je n'en suis qu'aux deux-tiers du livre !]

Hier, vu une exposition de la collection Dutuit, au Grand-Palais : vases et rhytons grecs, cachets sumériens, statuettes étrusques, rétables et

bijoux médiévaux, tapisseries, coffrets sertis d'émaux : oubli, à les admirer, de mon siècle et de mon souci.

S. a tenté de se suicider parce que, comme chante Halliday, il a oublié de vivre. Éducateur, il s'est noyé de n'avoir pas assez pris ses distances ; homme, il n'a capté aucune femme. Le vide, à trente-cinq ans, à cause du trop-plein. Alors, une nuit, il a commencé par fusiller son chien à la tête, et comme la bête a encore eu des soubresauts, il a craint les mêmes déboires et s'est visé le cœur. Nul en anatomie, il a percé son trou un peu plus bas, a survécu, a téléphoné... le voilà sans rate, amputé du pancréas, de bribes de rein et de poumon. Ses mots disent qu'il est heureux de s'être raté. Je n'y crois guère : c'est l'euphorie de la surdose. Craignons la dépression.

8 février

Une dame m'écrit : « Si l'un n'est pas aimé, essayer de garder l'illusion de la réciprocité, c'est le plus beau mensonge que l'on puisse se faire ».

Christine Arnothy : « Les Français aiment l'idée de l'alternance, pas l'alternance ».

Chevènement : « Simone Veil donne une image satisfaisante du vide qui est en eux ». Et pan !

S. M., à qui, le 7/1, je rappelai un devoir sur le bonheur qu'elle avait fait en 1981, en partant d'une page de Julien Green, et que je soupçonnais d'avoir oublié la chose, me prouve le contraire, en ressuscitant les observations que m'avaient inspirées son travail : « J'aime ceux qui prennent des risques (car il y avait des sujets plus faciles à traiter) : quoi que tu aies rédigé, tu as bien fait de les prendre ». Elle, finement, de me faire remarquer que le bonheur est souvent à ce prix !

9 février, Paris

Certaines gens nous sont connues par l'oreille, parce que, durant notre enfance, elles faisaient partie du rapport quotidien que nos parents s'échangeaient au repas du soir.

10 février, Abondance (Haute-Savoie)

Amertume mal feinte qui clôt *Venises*. Un vieillard ne se retrouve plus dans un monde qui fuit vers l'avant...

Temps froid, neige, en cette vallée savoyarde. Guère envie de la photographeur : il me semble l'avoir fait cent fois. alors, je me rêve encore Venise, ses eaux clapotantes, Murano où naissent des flammes des merveilles de verre, les bateaux plats chargés de légumes et de fruits, l'église. San Paolo, une petite place où j'ai dégusté ma dernière pasta avec Jeannette, le tout salué, en guise de point final, d'un capuccino merveilleux...

Iouru Andropov est mort, et la nouvelle – d'abord en pointillé – s'est peu à peu gonflée.

Me ramenant à l'Italie, j'ai retrouvé l'ambiance fébrile qui régnait au Palais Borghèse, à Rome, en 1964, et dura deux heures, jusqu'à ce qu'un huissier, se penchant vers l'ambassadeur – ah ! Son nom m'échappe, quoiqu'il électrise le bout de ma langue : le Canard enchaîné, longtemps, lui reprocha de sentir la lavande... ce nom en ski... oui : Gaston Palewski ! – lui eut révélé la nouvelle, qui sidéra mes voisins, du Pontavice, Mitterrand, Maurice Faure, Félix Gaillard. C'est parmi les journalistes que s'était propagée la rumeur, depuis dix heures environ, ils se réunissaient en conciliabules, se montraient énigmatiques, prudents mais entendus, couraient aux derniers arrivés, pour leur arracher quelque confiance. Que j'aimai cette soirée, qui s'acheva au son des mandolines, dans une trattoria...

Morand : « Ce que je reproche aux chats, c'est de ne jamais dire bonjour... »

Désarroi de Laurent N. (Ce juif qui n'eût pas sacrifié Jésus, lui ai-je dit) : croyant avoir construit avec une Isabelle une amitié riche et pure, s'aperçoit à la longue qu'elle lui est plus indispensable à lui que lui à elle, et souffre du décalage au point de rompre définitivement. L'amitié se bâtit mal avec une femme : la Vérité est que Laurent, sans vouloir se l'avouer, l'aimait d'amour, et elle, point.

15 février, Abondance (Haute-Savoie)

Insomnie : « L'incomptable vacuité des faux sommeils ».

Ce bonheur façon Green, dont je parlais l'autre jour, ne l'ai-je pas senti me frôler à Châtel. La neige glorifiait crêtes et chalets, avalait à pleines pentes sa provende de soleil, conférait au ciel un bleu marial, des

choucas plongeaient des toits vers d'autres en contrebas, finissant par un vol plané leur très haut exercice de corbeaux des hauts villages. Une fondue bourguignonne (la « Savoyarde » de la veille nous y poussait) et un gamay transplanté, puis une marche de huit kilomètres, tel fut le lot de l'après-midi...

26 février, Cayeux

Lettre à S. : « Je suis horrifié par ce qui m'arrive : cinquante-sept ans bien tassés. Qu'est-ce que cela signifie ? Du bon, du mauvais. Du bon : un brin de maturité ; cette sensation qu'un être de dix-huit ans demeure un enfant dont on observe, même sous les traits d'un homme, d'une femme, les jeux avec tendresse ; cette certitude d'un capital possédé ; cet art un peu magicien de deviner en diverses circonstances ce qui va s'ensuivre ; cette disponibilité acquise de regarder la nature, et Dieu en la nature ; un regard lucide posé sur la mort possible. Du mauvais : voir l'observateur relayer l'acteur, n'être plus ni désiré ni désirable (et pourtant désirer...) et savoir enfin que le parcours est trop amenuisé pour y pouvoir mettre le morceau d'espérances qu'on échafaudait à quinze ans. Puis, les failles dans l'édifice du corps... »